

Nation et nations au Moyen Âge : introductions

Pierre MONNET

L'auteur de ces lignes aurait pu s'épargner de deux manières la peine de l'exercice classique et académique de l'introduction aux colloques.

Il aurait pu d'une part renvoyer aux articles intitulés « Nation(s) » parus dans les grandes encyclopédies en usage chez les médiévistes. On trouve bien en effet un article portant ce libellé dans le *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Âge*, mais pour l'essentiel limité à l'existence connue et bien identifiée des « nations » étudiantes regroupées par affinités géographiques dans les universités médiévales¹. C'est le même sens qui est retenu dans le *Vocabulaire historique du Moyen Âge*². Si l'entrée n'est pas retenue dans le *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*³, elle figure en revanche dans le *Dictionnaire du Moyen Âge*⁴. À cet endroit, Colette Beaune ajoute au sens précédent de communauté universitaire, auquel elle conserve le pluriel (nations), celui d'habitants d'un pays ou de membres d'une communauté pourvue d'une identité fondée sur l'origine, une acception employée désormais au singulier (nation). Elle signale à juste titre l'usage politique tardif de la notion quand celle-ci finit par renvoyer à un alignement des appartenances, des loyalismes, des traditions et des territoires sous la conduite d'une dynastie ou sous l'égide de référents communs et peu à peu exclusifs. Elle prend cependant bien garde de souligner le caractère polymorphe, pour ne pas dire déroutant, du mot et de ses significations. On retrouve un traitement et des préventions semblables dans l'entrée « *Nation and Nationhood* » du *Dictionary of the Middle*

1. J. VERGER, « Nations », *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Âge*, éd. A. VAUCHEZ, Paris, 1997, p. 1058-1059.

2. Fr.-O. TOUATI, « Nation », *Vocabulaire historique du Moyen Âge*, éd. ID., Paris, 1995, p. 218-219.

3. *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, éd. J. LE GOFF, J.-Cl. SCHMITT, Paris, 1999.

4. C. BEAUNE, « Nation », *Dictionnaire du Moyen Âge*, éd. Cl. GAUVARD, A. DE LIBERA, M. ZINK, Paris, 2002, p. 966-967.

*Ages d'Oxford*⁵. Parmi les autres dictionnaires encyclopédiques usuels, et pour ne prendre que l'exemple allemand, l'entrée « *Nation* » ne figure pas dans l'*Enzyklopädie des Mittelalters*⁶, mais fait en revanche l'objet d'une copieuse notice dans le *Lexikon des Mittelalters*⁷. C'est d'ailleurs dans cet outil bien connu que l'on trouvera une notice séparée entièrement dédiée à l'approche méthodologique, sémantique, chronologique, fonctionnelle et géographique du sens ethno-politique de la nation médiévale. L'auteur y recommande de plonger d'abord le terme de « *natio* » dans un bain sémantique médiéval large incluant aussi bien *regnum* que *patria*, *terra*, *gens* ou *nos*, alliés ou non aux terminologies gentilices de *Franconum* ou *Teutonorum* et territoriales telles que *Gallia*, *Francia*... Il insiste sur la force des régions⁸, les composantes religieuses et théologiques de l'idée des origines, en conclut à l'absence de « principe national » et réfute l'opposition entre un modèle prétendument français et un archétype supposé allemand de construction nationale tardo-médiévale⁹ en insistant sur la parenté d'un processus qui, de part et d'autre¹⁰, voit l'ethnogenèse suivre la formation d'un État et non l'inverse¹¹. Ces précautions terminologiques, méthodologiques et géographiques prises, il n'en rapporte pas moins un grand récit, celui de l'élargissement progressif et plus consensuel que conflictuel des groupes sociaux porteurs, au Moyen Âge, d'une matrice combinant le passé commun, la fixation d'un espace nommé et reconnu, la mise en

5. *Dictionary of the Middle Ages*, éd. R. E. BJORK, Oxford, 2010, t. 3, p. 410.

6. *Enzyklopädie des Mittelalters*, éd. G. MELVILLE, M. STAUB, Darmstadt, 2008.

7. J. EHLERS, « *Nation* » (au sens politico-ethnique), et J. VERGER, « *Nation* » (au sens universitaire), *Lexikon des Mittelalters*, Munich/Zurich, 1993, t. 6, col. 1035-1040.

8. *Regionale Identität und soziale Gruppen im deutschen Mittelalter*, éd. P. MORAW, Berlin, 1992 (Beihefte der Zeitschrift für historische Forschung, 14); *Identité régionale et conscience nationale en France et en Allemagne du Moyen Âge à l'époque moderne*, éd. R. BABEL, J.-M. MOEGLIN, Sigmaringen, 1997 (Beihefte der Francia, 39).

9. *Beiträge zur mittelalterlichen Nationsbildung in Deutschland und Frankreich*, éd. C. BRÜHL, B. SCHNEIDMÜLLER, Munich, 1977 (Historische Zeitschrift, Beiheft 24).

10. D'une certaine manière, et en simplifiant, on peut dire que le discours sur la « nation » en France à la fin du Moyen Âge vise à asseoir le pouvoir central capétien puis valois sur les principautés, quand le discours sur la nation dans l'Empire continue pour partie à affranchir l'empereur et l'Empire de la papauté, puisque depuis la Bulle de 1356 ce sont bien officiellement les principautés électORALES qui font le roi.

11. Voir aussi B. GUENÉE, « État et nation en France au Moyen Âge », *Revue Historique*, 481 (1967), p. 17-30; K.-F. WERNER, « Les nations et le sentiment national dans l'Europe médiévale », *Revue Historique*, 244 (1970), p. 285-304. Le même est l'auteur de la partie médiévale de l'article « Volk, Nation, Nationalismus » paru dans les *Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, éd. O. BRUNNER, W. CONZE, R. KOSELLECK, Stuttgart, 1992, t. 7, p. 171-245.

forme et par écrit de valeurs communes transformées en « traditions », la dénomination territoriale, le référent dynastique, la coutume et la langue.

À cette moisson peut s'ajouter la récolte issue des lexiques et dictionnaires médiolatins, à commencer par le classique Du Cange, qui, en l'absence d'une étude lexicographique et lexicométrique précise du terme et de ses occurrences et cooccurrences¹², renvoient aux grandes significations précédemment mentionnées et que connaissaient déjà les Latins, celles qui relèvent de la naissance et de l'origine, qu'elle soit géographique, familiale ou ethnique (au sens régional du terme) quand le mot se rencontre primitivement au singulier, ou qui ressortent des regroupements universitaires quand le terme se rencontre au pluriel¹³. Le balancement entre singulier et pluriel recouvre cependant une signification chrétienne supplémentaire depuis les Pères de l'Église, celle de peuple chrétien au singulier de *natio* et de peuples gentils ou païens au pluriel de *nationes* (ancrées en quelque sorte sur les peuples pluriels « étrangers » du terme romain) : Raban Maur (vers 780-856), comme il a été souligné dès la formulation initiale de la thématique, rappelle dans une lettre adressée à son prédécesseur, l'archevêque

12. On citera cependant plusieurs études s'approchant d'une telle entreprise. Du côté allemand surtout : Th. EICHENBERGER, *Patria. Studien zur Bedeutung des Wortes im Mittelalter (6.-12. Jahrhundert)*, Sigmaringen, 1991 ; B. SCHNEIDMÜLLER, *Nomen Patriae. Die Entstehung Frankreichs in der politisch-geographischen Terminologie (10.-13. Jahrhundert)*, Sigmaringen, 1987 ; Cl. SIEBER-LEHMANN, *Spätmittelalterlicher Nationalismus. Die Burgunderkriege am Oberrhein und in der Eidgenossenschaft*, Göttingen, 1995. Voir du même auteur sa mise au point « Nationen » dans *Mittelalter*, éd. M. MEINHARDT, A. RANFT, St. SELZER, Munich, 2007, p. 275-280. Du côté français : J.-M. MOEGLIN, *Les ancêtres du prince. Propagande politique et naissance d'une histoire nationale en Bavière au Moyen Âge (1180-1500)*, Genève, 1985, et récemment *L'Empire et le royaume. Entre indifférence et fascination 1214-1500*, Lille, 2011 (Histoire franco-allemande en 11 volumes, vol. 2), paru d'abord en allemand, *Kaisertum und allerchristlicher König 1214 bis 1500*, Darmstadt, 2010. Il montre bien que s'il y eut jamais tentative d'expansion territoriale de la monarchie française en direction et au détriment de l'Empire, elle est tout au plus sensible au xv^e siècle seulement, et dans un cadre essentiellement dynastique et non point « national » : c'est l'humanisme renaissant du xvi^e siècle qui, de part et d'autre d'ailleurs, nationalise cette dimension dynastique. Voir ici *Nationenbildung. Die Nationalisierung Europas im Diskurs humanistischer Intellektueller*, éd. H. MÜNKLER, Berlin, 1988, p. 45 et suiv. ; S. TEILLET, *Des Goths à la nation gothique : les origines de l'idée de nation en Occident, du v^e au vii^e siècle*, Paris, 2011. Il est intéressant de noter dans ce tour d'horizon que les médiévistes allemands ont regardé vers la France quand les médiévistes français ont regardé vers l'Empire. C'est également à une telle enquête large et comparée sur les mots qu'en appelait récemment la journée d'études organisée le 1^{er} mars 2013 à l'université de Paris 1 par Nicolas Offenstadt sous le titre « Guerres, "Nation", "Sentiment national" à la fin du Moyen Âge ». Voir aussi B. ZIENTARA, « *Populus – Gens – Natio*. Einige Probleme aus dem Bereich der ethnischen Terminologie des frühen Mittelalters », *Nationalismus in vorindustrieller Zeit*, éd. O. DANN, Munich, 1986, p. 11-20.

13. Le latin des Romains connaît également le sens de secte ou d'école philosophique désignée par *natio*.

Otgar de Mayence de 826 à 847, que *Differentia non debet esse in diversitate nationum quia una est ecclesia catholica*¹⁴.

De cet ensemble de travaux, de mises au point, de relevés sémantiques, il résulte assurément que le Moyen Âge connaissait déjà de la « nation » les sens ou champs connexes des origines, de la langue¹⁵, de l'appartenance à un groupe par le biais de la naissance, du ressort et/ou de la souveraineté, de la conscience d'une histoire commune et si possible « orientée¹⁶ », d'une « naissance » géographique ou linguistique évoquant le même sang, que ce « sang » soit régional ou urbain, le même ancêtre royal par exemple, le même apparemment en milieu universitaire, conciliaire ou marchand, et cela sans allégeance exclusive ou monopolistique à un État ou à un souverain¹⁷. Le terme ne désigne donc nullement une société politique organisée, souveraine et légitime comme le fera la Déclaration de 1789, qui relèguera le sens particulier latin au rang d'ethnie. La nation médiévale, à l'inverse, valorise la dynastie, l'ancêtre, le sang, le « pays ». Reste que la *natio* médiévale fonctionne malgré tout comme un principe classificatoire pour désigner des origines, des provenances, des particularismes, des caractéristiques de langue, de mœurs, d'ethnie, et entre de ce point de vue en combinaison avec *gens*, *patria*, *terra*, *regnum*, *nos*, *nostri*, selon un mode davantage fonctionnel qu'intentionnel, car l'intentionnalité principale, pour les médiévaux, demeure chrétienne, impériale aussi, et

14. *Epistolae Karolini aevi*, III, éd. E. DÜMMLER, Berlin, 1899, rééd. 1995 (MGH, *Epistolae*, 5), p. 520.

15. Le problème est cependant plus compliqué, dans la mesure où le multilinguisme est au Moyen Âge la règle (en France on dénombre au moins les langues d'oïl, d'oc, le flamand, le breton, le basque sans oublier le latin). Voir B. GRÉVIN, *Le parchemin des cieux. Essai sur le Moyen Âge du langage*, Paris, 2012. La seule question qui vaut donc est celle de la tentative d'une sacralisation et d'une politisation homogènes de la langue. Pour les cas français et anglais : S. LUSIGNAN, *La langue des rois au Moyen Âge : Le français en France et en Angleterre*, Paris, 2004. On notera ici le rôle primordial joué par l'université de Paris, qui devient dans la période « fille du roi », dans ce processus de valorisation de la langue française et parisienne, ainsi que les travaux de J. Verger, d'A. Destemberg et de Th. Kouamé ont pu, entre autres, le démontrer.

16. B. GUENÉE, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, 1980 ; Fr. GRAUS, « Nationale Deutungsmuster der Vergangenheit in spätmittelalterlichen Chroniken », *Nationalismus in vorindustrieller Zeit*, op. cit., p. 35-52. N. KERSKEN, *Geschichtsschreibung im Europa der « Nationes »*. *Nationalgeschichtliche Gesamtdarstellungen im Mittelalter*, Cologne/Weimar/Vienne, 1995.

17. On notera combien l'emploi du terme *natio* s'opère souvent de manière combinatoire, ajoutant au terme d'autres compléments qui le précisent ou l'infléchissent. Un exemple parmi tant d'autres, celui du concile de Vérone de 983, désigné comme un *Conventum Saxonum, Suevorum et Lothariorum, Bawariorum, Italicorum aliorumque, natione, lingua et habitu dissimilium* (cité par K.-F. WERNER, « Les nations et le sentiment national dans l'Europe médiévale », loc. cit.).

éventuellement royale. Cela ne décourage en rien, et peut-être encourage même les médiévistes à regarder les éléments d'intégration fonctionnelle fondés sur la langue, l'histoire, la théorie politique, le droit, la tradition, l'hagiographie, la géographie, exactement dans le droit fil des communications rassemblées dans ce volume. En cela, il existe tout de même des points de partage apparents (mais dont la signification diffère profondément) avec le corpus symbolique et matériel qui fonde aux XIX^e et XX^e siècles l'idée de nation. Plus problématiques en revanche apparaissent d'emblée, et dans la diversité des cas et des ensembles régionaux, la précocité et la nature des manifestations d'adhésion à une telle identité d'une part; le caractère, le rythme et l'ampleur des processus permettant d'aligner et de faire coïncider une population avec son État, son gouvernement et son territoire de l'autre. Colette Beaune, dans son étude classique sur la « nation » France, l'exemple médiéval qui s'offre sans doute le plus spontanément pour penser la précocité médiévale d'un sens plus moderne de la nation, signale dès les premiers mots d'introduction qu'il serait vain et dangereux de chercher dans le vocabulaire médiéval de la nation et de la patrie¹⁸ les prodromes de leur évolution contemporaine¹⁹. Ouvertes demeurent également sur cette base la question des transferts de sens des milieux ecclésiastiques aux milieux laïques, celle du rôle des émotions et de la propagande dans la formation tardo-médiévale d'un « sentiment national²⁰ », celle aussi des échelles ou des « lieux²¹ » du discours et de l'observation (en prenant en compte le niveau sous-estimé jusqu'alors des villes), celle enfin des catégories mêmes d'appréhension mobilisées par l'historien, entre identité, conscience, appartenance, etc., affectées le plus souvent d'une vertu téléologique et ontologique à l'élaboration de laquelle les médiévistes ont longtemps bien voulu prêter leur concours et leur méthode régressive. Par

18. E. KANTOROWICZ, « *Pro Patria Mori* in Medieval Political Thought », *The American Historical Review*, 56/3 (1951), trad. fr. L. MAYALI et A. SCHUTZ (avec une préface de P. LEGENDRE) : *Mourir pour la patrie*, Paris, 1984. J. LESTOCQUOI, *Histoire du patriotisme en France des origines à nos jours*, Paris, 1968; Ph. CONTAMINE, « Mourir pour la patrie », *Les lieux de mémoire*, éd. P. NORA, t. 2 : *La Nation*, Paris, 1986, p. 1673-1698. N. HOUSLEY, « *Pro Deo et patria mori* : le patriotisme sanctifié en Europe 1400-1600 », *Guerre et concurrence entre les États européens du XIV^e au XVIII^e siècle*, éd. Ph. CONTAMINE, Paris, 1998, p. 269-303.

19. C. BEAUNE, *Naissance de la nation France*, Paris, 1985. L'auteure note cependant que des deux termes de nation et de patrie, celui de *patria* au Moyen Âge est sans doute le moins éloigné de la patrie plus récente. Voir aussi J. EHLERS, « Elemente mittelalterlicher Nationsbildung in Frankreich (10.-13. Jahrhundert) », *Historische Zeitschrift*, 231 (1980), p. 565-587, et *Beiträge zur Bildung der französischen Nation im Früh- und Hochmittelalter*, éd. H. BEUMANN, Sigmaringen, 1983.

20. A. DUPRONT, « Sentiment national », *La France et les Français*, éd. M. FRANÇOIS, Paris, 1972 (Encyclopédie de la Pléiade), p. 1425-1474.

21. L. DAUPHANT, *Le royaume des quatre rivières. L'espace politique français (1380-1515)*, Paris, 2011.

bonheur, on n'en est plus aujourd'hui à faire débiter en 843 les nations française et allemande²², ni à faire des nations marchandes, universitaires ou conciliaires des embryons de la conscience nationale ou bien à songer trouver dans la *Chanson de Roland*, chez Geoffrey de Monmouth, Saxo Grammaticus ou Walther von der Vogelweide les débuts d'une littérature nationale²³, ou à traquer la prétendue première fois où *Germania* voudrait dire Allemagne ou bien *Francia* France. De même a-t-on renoncé à penser trouver dans les traces de mépris de tel ou tel groupe par un lettré le signe d'un sentiment xénophobe balbutiant : jusque tard dans notre période, les préjugés entre Gascons, Lorrains, Picards ou Normands sont aussi forts sinon plus qu'entre *Germani* et *Galli*, et même lorsqu'un Thietmar de Mersebourg qualifie les *Galli* de gens légers et inconstants, il ne parle pas des « Français », loin s'en faut, mais des Lorrains et des Rhénans qui, à l'intérieur même de l'Empire, s'opposent aux Ottoniens. Le même sens prévaut longtemps en Allemagne pour le qualificatif de *welsche*, de même emploi indifférencié que le *wendisch* pour les Slaves de l'Est²⁴.

Toutefois, il paraît bien que l'inconfort à penser la nation au Moyen Âge persiste et exige d'aller plus loin que les notices d'encyclopédies ou de dictionnaires.

Fort de cette constatation somme toute communément reçue, l'auteur de ces propos liminaires aurait donc pu renvoyer paresseusement, d'une deuxième manière commode et économe, à l'argumentaire même du congrès²⁵. Celui-ci constitue en effet un réel dépassement. Il prend d'abord appui sur les acquis pour l'essentiel précédemment résumés, à savoir l'existence d'une combinatoire médiévale associant communauté, territoire et autorité, et s'incarnant dans une symbolique ou une référence commune, une souveraineté acceptée ou réclamée, une histoire partagée et fixée par écrit, une culture politique, une théorie visant à agréger le prince, son peuple, un territoire et ses coutumes. Il propose ensuite de centrer le

22. Pour se repérer dans une très abondante littérature : R. GROSSE, *Vom Frankenreich zu den Ursprüngen der Nationalstaaten 800-1214*, Darmstadt, 2005 (Deutsch-Französische Geschichte, 1).

23. R. SCHNELL, « Deutsche Literatur und deutsches Nationsbewusstsein in Spätmittelalter und früherer Neuzeit », *Ansätze und Diskontinuität deutscher Nationsbildung im Mittelalter*, éd. J. EHLERS, Sigmaringen, 1989 (Nationes, 8), p. 247-319.

24. J. EHLERS, « Die deutsche Nation des Mittelalters als Gegenstand der Forschung », *ibid.*, p. 11-58.

25. Celui-ci est consultable sur le site de la SHMESP : <http://www.shmesp.fr/spip.php?article204>.

regard sur les échelles, le vocabulaire, les discours, les acteurs selon un triptyque analytique articulante d'abord la nation avec les peuples²⁶ et les communautés, puis avec les territoires, enfin avec les autorités. Il revient à la conclusion de Patrick Gilli publiée dans ce volume de savoir si, finalement, cette approche était pertinente et quels horizons d'attente s'offrent encore aux médiévistes dans l'exploration d'une notion, et d'une réalité, qui reste encore et en dépit de tout²⁷, au début du XXI^e siècle et au cœur de l'Europe, entre Paris et Prague où se tinrent les travaux du congrès, un lieu de continuité historique, de projet démocratique et d'affirmation identitaire.

Nonobstant, et au-delà des glossaires et des argumentaires, d'autres manières d'introduire peuvent encore proposer quelques entrées dans un sujet d'autant plus complexe que la notion retenue par notre congrès n'est pas construite *ad hoc* à des fins heuristiques²⁸, et par le fait que la nation au sens moderne du terme n'existe pas dans la société étudiée, mais que cette même société connaît le mot d'une plasticité telle qu'il se laisse aisément adapter par mégarde à des acceptions proches de la notion nationale contemporaine.

I

On peut, pour commencer, se demander si, tout compte fait, il fut bien raisonnable en 2013 à Prague, « capitale magique de la vieille Europe » comme le disait André Breton en 1935, une ville qui a vu passer Tycho Brahe, Kepler, Mozart, Rilke, Mucha, Kafka et tant d'autres voyageurs et artistes, exilés, déracinés..., bref dans cette cité du « *hinternational* », du « par-deçà/par-delà national » pour paraphraser l'écrivain germano-tchèque Johannes Urzidil (1896-1970)²⁹; s'il fut bien raisonnable donc d'occuper

26. *Peuples du Moyen Âge : problèmes d'identification*, éd. Cl. CAROZZI, H. TAVIANI-CAROZZI, Aix-en-Provence, 1996.

27. Voir le célèbre discours de Munich de Martin Walser publié dans le journal allemand *Die Zeit* le 4 novembre 1988, p. 65-67, et la controverse qui s'en est suivie au regard de l'histoire allemande et européenne : « La nation demeure pour la masse et au regard [double sens de *Menschenmass* en allemand] des hommes le moteur historique le plus puissant. »

28. Et cela à la différence de la plupart des congrès antérieurs dont le libellé a été clairement adapté aux réalités médiévales prises en compte. Voir la liste des thématiques et des publications sur le site de la Société : <http://www.shmesp.fr/spip.php?rubrique3>.

29. *Prager Triptychon*, Munich, 1960 : *Le triptyque de Prague*, trad. fr. J. LEGRAND, Paris, 1988.

deux cents médiévistes européens trois jours durant avec les vieilles lunes de la nation. On l'aura compris, cette première question rhétorique vise à créer une distance et signifier d'emblée que ce propos liminaire, malgré les rappels encyclopédiques antérieurs, n'entend pas proposer tout de go la définition d'une prétendue nation médiévale, fût-elle française, ou assigner une barrière chronologique à l'apparition téléologisante des prodromes d'un sentiment national, à coups de frontières, de croisades, de couleurs, de chroniqueurs... De fait, il paraît bien téméraire et illusoire d'attendre des communications rassemblées dans ce volume une réponse franche et uniforme à la question de savoir si oui ou non il a existé des nations au Moyen Âge, et si oui ou non elles entretiennent quelque lointaine relation avec les nations modernes. Jean-Marie Moeglin estimait dès 1999, et sans doute à bon droit, que le médiéviste pouvait adopter avec quelque espoir scientifique la posture consistant à expliquer depuis sa perspective l'existence de nations sans (et justement non point « avant ») le nationalisme³⁰, et l'approche spécifique de ce chercheur dans sa contribution résidait précisément dans l'analyse raisonnée du cas allemand par exemple, dans la prise en compte d'un moment chronologique et européen pendant lequel identité régionale et identité nationale ne s'opposent pas mais s'alimentent mutuellement³¹. Quand bien même s'accorderait-on entre médiévistes sur ce point, il se trouvera toujours des contemporanéistes, des sociologues, des historiens du droit... pour estimer que l'Église, l'Empire, le latin, la coutume, le droit canon, la famille, le corps de métier pèsent trop dans la balance pour laisser place dans cette société-là à des différences nationales et à des communautés imaginées³². D'aucuns pourraient donc penser que le sujet même du congrès de la Société des médiévistes français tenu à Prague en 2013 est insensé, voire dangereux, ou qu'il eût fallu l'intituler autrement, par exemple « De l'ethnogenèse dans l'Europe médiévale ». Il reste que ce n'est pas en renommant le problème qu'on le résout ; il reste

30. Ce qui suppose corollairement de penser l'internationalisme sans nations au Moyen Âge. Voir *Les relations diplomatiques au Moyen Âge*. Actes du XLI^e congrès de la SHMESP (Lyon, 2010), Paris, 2011.

31. J.-M. MOEGLIN, « Nation et nationalisme du Moyen Âge à l'époque moderne », *Revue Historique*, 301/3 (1999), p. 537-553.

32. B. ANDERSON, *Imagined Communities. Reflections on the Origins and Spread of Nationalism*, Londres, 1983 (trad. fr. P.-E. DAUZAT : *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, 2002), n'entrevoit pas avant le XVIII^e siècle l'abaissement de la religion, du dynastique et du temps cyclique au profit de la combinaison moderne entre universalisme et particularisme par le recensement, la carte et le musée (toutes ces opérations échappant de fait à la culture médiévale pour la plupart des historiens, excepté les médiévistes qui repèrent précisément ces recensements intellectuels sous d'autres formes).

que toutes les communications que l'on va lire, à regarder leur titre, ont joué le jeu de la nation ; il reste aussi que la question « ethnogénétique », par certains côtés, est tout aussi intrépide et politiquement risquée ; il reste enfin que si, pour les historiens contemporains, la nation s'est forgée dans un projet politique accompagnant un dessein idéologique³³, le Moyen Âge connaît lui aussi la construction émotive et intellectuelle d'identités collectives. Les représentations sont têtues : dans sa formulation anachronique, intrigante, voire maudite, le libellé de la rencontre continue à dire quelque chose en dépit ou sans doute à cause de ses anachronismes et de ses fausses ressemblances. N'en va-t-il pas finalement ainsi de la plupart des concepts (ce qui prend ensemble)³⁴ avec lesquels travaille le médiéviste ?

II

Bien entendu, et ce sera en quelque sorte un second exercice de style introductif, la variante contextuelle peut aussi éclairer la thématique retenue : posé en ces termes de « Nation et nations » en 2013, un tel sujet ne s'inscrit ni hors du temps ni hors du sol.

L'environnement de ce congrès ne laisse pas en effet de troubler l'historien en général : globalisation³⁵, Europe en crise, lieu de mémorisation de l'histoire, obsession des commémorations, difficile transmission³⁶, telles sont les lignes de façade qui semblent dessiner les contours du trouble

33. D. SCHNAPPER, « Nation », *Le dictionnaire des sciences humaines*, éd. S. MESURE, P. SAVIDAN, Paris, 2006, p. 811-813 et EAD., *Sur l'idée moderne de nation*, Paris, 2003.

34. « Dans tous les cas cependant, l'essentiel est de rester conscient [...] du caractère relationnel et non pas substantialiste du concept » : J. MORSEL, « De l'usage des concepts en histoire médiévale » (2011), *Menestrel* : <http://www.menestrel.fr/spip.php?rubrique1551&clang=fr>.

35. Dont la dimension interagit sur les pratiques et les usages actuels de l'histoire : « Une histoire à l'échelle globale ? », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 56 (2001). S. GRUZINSKI, « Faire de l'histoire dans un monde globalisé », *ibid.*, 66 (2011), p. 1081-1091 ; *Dictionnaire critique des mondialisations*, éd. C. GHORRA-GOBIN, Paris, 2006 ; « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 54 bis (2007) ; *Histoire globale. Un autre regard sur le monde*, éd. L. TESTOT, Paris, 2008 (Sciences Humaines) ; « Écrire l'histoire du monde », *Le Débat*, 154 (2009). « L'autre histoire du monde », *Sciences Humaines*, 185 (2007) ; *Pratiques du transnational. Terrains, preuves, limites*, éd. J.-P. ZUNIGA, Paris, 2011 ; « Le débat transnational », *Monde(s) Histoire, Espaces, Relations*, 1 (2012) ; *Dictionnaire critique de la mondialisation*, éd. C. GHORRA-GOBIN, Paris, 2012 ; P. BOUCHERON, *Inventer le monde. Une histoire globale du XV^e siècle*, Paris, 2012 (Documentation photographique, 8090) et *Histoire du monde au XV^e siècle*, éd. P. BOUCHERON, Paris, 2009 et 2012 (Pluriel Poche) ; *Une histoire du monde global*, éd. Ph. NOREL, L. TESTOT, Paris, 2012.

36. « Difficile enseignement de l'histoire », *Le Débat*, 175 (2013).

rapport actuel et présentifié au passé³⁷ et tracer le paysage d'une sourde inquiétude citoyenne partagée par l'ensemble de la profession³⁸, et par la médiévisque plus particulièrement³⁹. La crise européenne entretient à l'évidence la mise en cause ou au contraire le retour de l'État-nation : protecteur, rassurant, anti-global, identitaire pour les uns ; bradé, en faillite, périmé pour les autres. Par ailleurs, même si l'historien de profession y répugne, la demande sociale et mémorielle de célébration replace sans cesse devant lui la question nationale liée à celle des origines et de ses instrumentalisation⁴⁰. Il résulte de ces deux prémisses que se repose toujours à notre corps défendant la question de savoir si l'on peut renoncer à la nation pour penser l'histoire, question que même les plus grands ont fini par ne plus vouloir éluder : Fernand Braudel commet dans sa vieillesse une *Identité de la France* (1986), terriblement rurale, terrienne et enracinée, conçue comme une vaste maison identitaire et nationale à plusieurs étages, qui en vient à nier en grande partie les acquis des *Annales* cependant conçues contre les démons des origines et ouvertes à tous les vents. Toutefois, à la différence des décennies précédentes, le problème « post-national » ou de « retour du national » survient dans une Europe, et plus généralement un monde, où la nation démocratique et étatisée des XIX^e et XX^e siècles s'affaiblit face à la construction d'ensembles impérialisés ou globalisés. Or, cette intégration objective mondialisée se heurte à un habitus socioculturel demeuré, singulièrement en Europe, national, c'est-à-dire identitaire, émotionnel et historicisé, un habitus qui continue à prêter à la nation une

37. G. NOIRIEL, *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, 1996 ; Fr. HARTOG, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, 2003. *À quoi pensent les historiens ? Faire de l'histoire au XXI^e siècle*, éd. Ch. GRANGER, Paris, 2013.

38. Les derniers bilans historiographiques s'en font chaque fois l'écho : *L'histoire aujourd'hui*, éd. J.-Cl. RUANO-BORBALAN, Paris, 1999 ; *Les historiens français à l'œuvre 1995-2010*, éd. J.-Fr. SIRINELLI, P. CAUCHY, Cl. GAUVARD, Paris, 2010 ; *Historiographies. Concepts et débats*, éd. Chr. DELACROIX, Fr. DOSSE, P. GARCIA, N. OFFENSTADT, Paris, 2010. Voir aussi P. BOUCHERON, *Faire profession d'historien*, Paris, 2010.

39. Après le cri tonitruant d'Alain GUERREAU, *L'avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXI^e siècle ?*, Paris, 2001, voir aussi les actes du XXXVIII^e congrès de la SHMESP de 2007 : *Être historien du Moyen Âge au XXI^e siècle*, Paris, 2008.

40. *Geschichtspolitik in Europa seit 1989*, éd. É. FRANÇOIS, K. KOŃCZAL, R. TRABA, St. TROEBST, Göttingen, 2013. Voir aussi *Concurrence des passés. Usages politiques du passé dans la France contemporaine*, éd. M. CRIVELLO, P. GARCIA, N. OFFENSTADT, L. VADELORGE, Aix-en-Provence, 2006 ; *Politiques du passé. Usages politiques du passé dans la France contemporaine*, éd. Cl. ANDRIEU, M.-Cl. LAVABRE, D. TARTAKOWSKY, A. BECKER, Aix-en-Provence, 2006 ; G. NOIRIEL, *À quoi sert l'identité nationale*, Paris, 2007 ; M. DETIENNE, *L'identité nationale. Une énigme*, Paris, 2007 ; Fr. HARTOG, *Évidence de l'histoire. Ce que voient les historiens*, Paris, 2007 ; W. BLANC, A. CHÉRY, Chr. NAUDIN, *Les Historiens de garde. De Lorànt Deutsch à Patrick Buisson. La résurgence du roman national*, Paris, 2013.

continuité, un projet, une affirmation, en sorte qu'elle reste opérationnelle mais de plus en plus à faux. La parole des médiévistes s'inscrit, quoi qu'on veuille, dans cette contradiction qui en fait la difficulté, mais en assure aussi la responsabilité.

III

Le troisième exercice de style, toujours prisé dans la corporation des médiévistes, consiste à partir du document. De ce point de vue, il existe des morceaux de bravoure, un recueil quasi canonique de textes, de termes, de moments et de symboles qui, sédimentés depuis des siècles, semblent tout de même donner raison aux organisateurs du congrès d'avoir choisi la nation pour thème. Indispensable de ce point de vue demeure la lecture du classique de Colette Beaune sur la « nation » France. Mais le royaume capétien n'est pas le seul à livrer son lot d'indices : l'Allemagne, ou plutôt le vieil Empire médiéval, accusé au rebours de l'exemple français d'avoir tant retardé la nation de ce côté-là du Rhin⁴¹, présente ses offrandes⁴².

Dans cette galerie pré- ou proto-nationale émergent toujours quelques grandes buttes témoins. Thangmar (vers 940-après 1007?), l'auteur de la *Vita Bernwardi* (Bernward de Hildesheim)⁴³, ne place-t-il pas, au moment où il écrit vers 1015, dans la bouche d'Otton III les véhéments reproches adressés en 1002 à l'ingratitude des Romains : *Vosne estis mei Romani? Propter vos quidem meam patriam propinquos quoque reliqui. Amore vestro meos Saxones et cunctos Theutonicos, sanguinem meum, proieci*⁴⁴.

41. *Deutscher Sonderweg - Mythos oder Realität?*, éd. K. D. BRACHER, Munich, 1982; *Die historische Meistererzählung. Deutungslinien der deutschen Nationalgeschichte nach 1945*, éd. K. H. JARAUSCH, M. SABROW, Göttingen, 2002. Pour une mise au point, voir l'introduction de H.-A. WINKLER, *Der lange Weg nach Westen*, Munich, 2000, trad. fr. O. DEMANGE, *Histoire de l'Allemagne XIX^e-XX^e siècle. Le long chemin vers l'Occident*, Paris, 2005.

42. P. MORAW, « Bestehende, fehlende und heranwachsende Voraussetzungen des deutschen Nationalbewusstseins im späten Mittelalter », *Ansätze und Diskontinuität...*, *op. cit.*, p. 100-120; J. EHLERS, « Die Entstehung der Nationen und das mittelalterliche Reich », *Geschichte in Wissenschaft und Unterricht*, 43 (1992), p. 264-274. J.-M. MOEGLIN, « De la 'nation allemande' au Moyen Âge », *Revue française d'histoire des idées politiques*, 14 (2001), p. 229-260.

43. *Vita Bernwardi episcopi Hildesheimensis auctore Thangmaro*, éd. G. H. PERTZ, Hanovre, 1841 (MGH, *Scriptores*, 4), p. 754-782 et éd. moderne : *Vita Bernwardi*, éd. H. KALLFELZ, *Lebensbeschreibungen einiger Bischöfe des 10.-12. Jahrhunderts*, Darmstadt, 1973, p. 263-361. K. GÖRICH, H.-H. KORTÜM, « Otto III., Thangmar und die *Vita Bernwardi* », *Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*, 98 (1990), p. 1-57.

44. Ici, ch. 25, p. 770 de l'édition de G. H. Pertz.

La *patria* est claire, il s'agit de la Saxe natale d'Otton, les *Romani* ne font pas non plus problème, mais que veut dire ce *Theutonici*? Les habitants situés au nord des Alpes, par opposition aux *Romani* méridionaux pour les uns, déjà les Allemands « de sang » pour les autres, ou encore tout simplement les locuteurs de la langue populaire tudesque pour les troisièmes⁴⁵. Le problème se complique si l'on considère de surcroît que l'équivalence terminologique entre *Teutonicus* (première occurrence latine sans doute vers 830) et *Theodiscus* (premier emploi attesté en 786)⁴⁶ est une forgerie du XI^e siècle et que sémantiquement « tudesque » a toujours désigné une langue et non un peuple et encore moins une nation ; complication également parce que la prétendue première trace de *regnum Teutonicorum* dans les *Annales de Salzbourg*⁴⁷ n'est en fait attestée que par le manuscrit tardif, qui plus est raturé, d'un écolier autrichien du XII^e siècle et que vraisemblablement cet emploi ne peut guère remonter au-delà de la fin du X^e siècle, d'abord en Italie, avant de s'installer en Germanie même dans le premier tiers du XI^e siècle.

Mais, objectera-t-on en se plaçant plus tardivement, le célèbre *Heiliges Römisches Reich deutscher Nation* en usage dans la chancellerie impériale à compter du dernier tiers du XV^e siècle fait assurément partie des indices du trésor national, au même titre que la première *Germania* allemande de Wimpfeling en 1501, ou bien la première description territoriale proprement allemande par Cochläus en 1513, ou encore le remplacement du héraut *Romreich* par *Deutschland* en 1520. Bref, il se serait bien passé quelque chose, et surtout – c'est là l'important – AVANT Luther et la Réforme. Sauf qu'à y regarder de plus près, cette apparente poussée de la *deutsche Nation* reste, dans la période même la plus tardive, un argument négatif et non l'affirmation d'une communauté politique ; elle est le signe d'une démarcation face aux agressions extérieures qu'elle subit et se forge, celles conjuguées des Bourguignons, des Suisses, des Turcs. Elle est donc profondément exogène, incarnée dans le concept des « libertés

45. Sur ces problèmes d'interprétation : J. EHLERS, « Methodische Überlegungen zur Entstehung des deutschen Reiches im Mittelalter und zur nachwanderzeitlichen Nationenbildung », *Beiträge zur mittelalterlichen Nationsbildung in Deutschland und Frankreich*, op. cit., p. 1-13.

46. H. THOMAS, « Theodiscus – Diutiskus – Regnum Teutonicorum », *Rheinische Vierteljahrbücher*, 51 (1987), p. 287-302.

47. *Annales Iuvanensis*, éd. G. H. PERTZ, Hanovre, 1826 (MGH, *Scriptores*, 1), p. 86-90 et éd. H. BRESSLAU, Leipzig, 1934 (MGH, *Scriptores*, 30-2), p. 727-734. J. JARNUT, « Ein Treppenwitz ? : zur Deutung der Reichsbezeichnung regnum Teutonicorum in den Salzburger Annalen », *Von sacerdotium und regnum : geistliche und weltliche Gewalt im frühen und hohen Mittelalter. Festschrift für Egon Boshof zum 65. Geburtstag*, éd. Fr.-R. ERKENS, H. WOLFF, Cologne, 2002, p. 313-323.

allemandes » ou des griefs de la nation allemande essentiellement formulés contre les pressions romaines, et ne signale en rien une agrégation interne spécifique, le terme reposant toujours sur une belle polysémie déjà en place depuis au moins trois siècles, en premier lieu sur la *translatio* comme privilège de la nation allemande, en second lieu sur le « non *welsch* » et le « non *wende* », c'est-à-dire ni roman ni slave, et en troisième lieu sur un triple étagement combinant régions/principautés/Empire-empereur, lequel est bien issu des dynasties princières territoriales constitutionnellement liées entre elles par la Bulle de 1356 et donnant primauté à l'identité régionale et au principe dynastique.

Dans l'Empire comme ailleurs, de fait, la genèse d'une Allemagne semble bien inséparable de celle conjointe des Saxons ou des Bavares. Peu d'auteurs en rendent finalement aussi bien compte qu'Otton de Freising (1112-1158) dans l'*Historia de duabus civitatibus* (1143-1146), une complexité qu'au même moment les chroniqueurs de Saint-Denis ou de Saint-Germain-des Prés se seraient bien gardés de restituer dans le cas du *regnum Francorum* : « De ce moment [NdA : entendons l'élection d'Henri 1^{er} comme roi en 919], certains font débiter l'empire des Allemands après celui des Francs... Pour ma part, je considère que l'empire des Allemands, qui se trouve être désormais [NdA : entendons depuis le couronnement d'Otton 1^{er} en 936] déposé à Rome, continue de former une partie de l'empire des Francs... Lorsque par la suite cet empire [NdA : entendons celui de Charlemagne] fut partagé entre ses petit-fils, l'un devint celui de l'Ouest et l'autre celui de l'Est, tous deux appelés cependant *regnum Francorum*. Lorsque par la suite dans l'empire de l'Est, appelé empire des Allemands (*Teutonicorum*), la lignée de Charles [NdA : entendons le Grand] vint à s'éteindre, tandis que dans la *Francia* [NdA : entendons le pays des Francs] de l'Ouest avec Charles [NdA : III] un descendant de Charles [NdA : entendons le Grand] continuait à régner, s'imposa Henri en premier, issu du peuple des Saxons (*ex gente Saxonum*). Son fils Otton, qui restitua le titre impérial usurpé par les Lombards aux Francs, c'est-à-dire aux Francs allemands de l'Est, est peut-être appelé le premier roi des Allemands, non pas parce qu'il fut le premier à régner sur les Allemands, mais parce qu'après les rois qui après Charles furent nommés Carolingiens ou Carolins comme les Mérovingiens le furent d'après Mérovée, il fut celui qui le premier, issu d'un autre sang, celui des Saxons en l'occurrence,

rapporta la dignité impériale aux Francs allemands⁴⁸. » Voilà peut-être qui permet de recadrer l'environnement complexe de nos réflexions puisque, chaque fois que l'on croit toucher au degré zéro de la nation franque ou allemande, le membre de phrase suivant vient en nuancer aussitôt la portée par ajout, négation, retranchement...

Otton de Freising, grand historien, nous invite à nous pencher sur les processus que désignent les mots. Dans le cas allemand, ce n'est définitivement pas un peuple, une ethnie, une tribu qui s'est muée en nation et s'est donnée pour cela un État, mais c'est un processus politico-territorial et une construction sociale qui habillent d'une histoire ethnique ou nationale le rassemblement ainsi créé, ce qui vide tout de même de pas mal de sens la prétendue opposition entre un modèle dit « français », dans lequel l'État créerait la nation, et un modèle dit « allemand », dans lequel la nation créerait l'État... Reportée sur le cas allemand, une telle assertion a une conséquence de taille : elle veut dire que ce ne sont pas les duchés ethniques, les régions, qui créent ou à l'inverse bloquent l'État national allemand... mais que c'est parce qu'il y a construction originelle d'un Empire, et d'un Empire ottonien qui n'est pas continuité ou renaissance carolingienne mais véritablement rupture, que sont alors seulement réunies les conditions ethno-territoriales pour la mise en branle d'ethnogenèses régionales : la nation y est ici la conséquence de la formation du Saint-Empire qui repose sur un accord original entre royauté et noblesse ne ressemblant en rien à ce que l'on trouvait chez les Francs. L'expression et la prise de conscience de cette originalité sont tardives et se font essentiellement au contact de l'autre, c'est-à-dire de la papauté et de l'Italie avant tout. D'ailleurs, c'est quand l'Empire cesse vraiment d'avoir une politique italienne

48. *Otonis episcopi Frisingensis Chronica sive historia de duabus civitatibus*, éd. A. HOFMEISTER, Munich, 1984 et Darmstadt, 2011 [rééd. de *ibid.*, Hanovre-Lepzig, 1912 (MGH, *Scriptores rerum in usum scholarum separatim editi*, 45)], VI, 17, p. 276-277 : *Exhinc quidam post Francorum regnum supputant Teutonicorum [...] Michi autem videtur regnum Teutonicorum, quod modo Romam habere cernitur, partem esse regni Francorum [...] Dehinc diviso inter filiorum filios regno, aliud orientale, aliud occidentale, utrumque tamen Francorum dicebatur regnum. In orientali ergo, quod Teutonicorum dicitur, deficiente Karoli stirpe primus, manente adhuc in occidentali Francia ex successoribus Karoli Karolo, ex gente Saxonum successit Heinricus. Cujus filius Otto, qui jam imperium a Longobardis usurpatum reuxit ad Teutonicos orientales Francos, forsitan dictus est primus rex Teutonicorum non quod primus apud Teutonicos regnaverit, sed quod primus post eos, qui a Karolo Karoli vel Karolingi, sicut et a Meroveo Merovingi, dicti sunt, ex alio, id est Saxonum, sanguine natus imperium ad Teutonicos Francos revocaverit.*

sous Charles IV, un Pragois, que la Bulle d'or est adoptée⁴⁹, et réserve l'élection à sept princes dits allemands auxquels on enjoint d'écrire et de penser en plusieurs langues⁵⁰. L'idée impériale en Allemagne n'a donc pas tué ou inhibé la conscience nationale en Allemagne, cette dernière a au contraire toujours reposé sur elle⁵¹, permettant une cohabitation de la Nation et de la *Heimat* (un mot difficilement traduisible en français, et peut-être pour de bonnes raisons!), mais comportant aussi une part explosive dès que la nation au sens nationaliste induira un empire au sens impérialiste, comme l'ont montré les deuxième et troisième Reich allemands. Si *Sonderweg* allemand il y a, c'est donc dans la diversité des ethnogenèses dès le Moyen Âge qu'il repose, une pluralité masquée par la modernité qui demande à croire en l'unicité d'un processus continu de formation nationale. Par conséquent, il faut tenir sur la possible et nécessaire comparaison des cas français et allemand : la nation y suit dans les deux cas l'État ; simplement, là où se produit en France une coïncidence entre domaine dynastique et royal et royaume (*Rex Francorum*) essentiellement à partir du XII^e siècle (la promotion sémantique de *Francigenus* dès avant Bouvines en constituant sans doute un signe), en Allemagne se combinent une conscience gentile hébergée depuis les *regna* carolingiens dans les principautés dites ethniques et une conscience impériale supragentile, qui peut justement être portée à un moment donné par une dynastie princière qui ne cesse pas pour autant de se comporter et de se penser en prince.

49. *Die Kaisermacher. Frankfurt am Main und die Goldene Bulle 1356-1806*, éd. E. BROCKHOFF, M. MATTHÄUS, Francfort-sur-le-Main, 2006 ; *Die goldene Bulle. Politik – Wahrnehmung – Rezeption*, éd. U. HOHENSEE, Berlin, 2009.

50. Dernier article 31 de la Bulle de 1356 : *Cum sacri Romani celsitudo imperii diversarum nacionum moribus, vita et ydiomate distinctarum leges habeat [...] dignum est [...] quod electores principes [...] diversorum ydiomatum et linguarum differentiis instruantur [...] Quapropter statuimus ut [...] illustrium principum [...] electorum filii [...] cum verisimiliter Theutonicum ydioma sibi naturaliter inditum scire [...] incipiendo a septimo etatis sua anno in grammatica, Italica et Slavica linguis instruantur [...] eo quod ille lingue ut plurimum ad usum et necessitatem sacri Romani imperii frequentari sint...*, éd. L. WEINRICH, *Quellen zur Verfassungsgeschichte des römisch-deutschen Reiches im Spätmittelalter (1250-1500)*, Darmstadt, 1983, p. 392-394. Voir G. NÄEGLE, « Diversité linguistique, identités et mythe de l'Empire à la fin du Moyen Âge », *Revue française d'histoire des idées politiques* [Langues et nations (XIII^e-XVIII^e siècles)], 36 (2012), p. 253-279. H. BEUMANN, « Europäische Nationenbildung im Mittelalter. Aus der Bilanz eines Forschungsschwerpunktes », *Geschichte in Wissenschaft und Unterricht*, 10 (1988), p. 587-593.

51. La synthèse précédemment mentionnée d'H.-A. WINKLER, *Der lange Weg nach Westen*, trad. fr. *Histoire de l'Allemagne...*, *op. cit.*, commence à dessein par ces premiers mots, claire allusion aux premiers mots de la Genèse : « *Am Anfang war das Reich* », « Au commencement était l'Empire... ».

IV

Un quatrième exercice de style introductif, c'est bien connu, consiste dans le balayage historiographique. Il ne semble pas inintéressant de ce point de vue de se fonder une fois encore sur la comparaison franco-allemande.

En 1989 déjà, dans son bilan publié en 1991 de l'histoire médiévale en France⁵², la SHMESP dessinait les contours d'une histoire politique du royaume⁵³ en y incluant l'espace (mais pas les frontières), le personnel dirigeant et ses réseaux, les lieux et les supports de la représentation symbolique de l'État. À relire cette partie du volume, on peut aisément constater l'absence d'occurrence du substantif « nation » et la présence à deux reprises de l'adjectif « national », accolé à « sentiment » d'une part (p. 116) et à « unité » de l'autre (p. 117), chaque fois pour renvoyer au livre de Colette Beaune paru en 1985, un an, notons-le, après la publication du premier tome des *Lieux de mémoire* dirigés par Pierre Nora⁵⁴. À lire les tout récents bilans historiographiques de l'histoire médiévale en France⁵⁵, la recherche sur la nation semble avoir disparu du radar thématique au profit des travaux sur l'État, les rituels, le droit, l'impôt, l'espace public, la propagande, l'écrit, la sociogenèse des élites, la pensée savante, le marché de la terre, les émotions, la violence; autant d'entrées déjà présentes plus ou moins dans la trilogie *Faire de l'histoire*⁵⁶, qui avait elle aussi banni le mot de nation. On serait bien en peine de trouver dans la production toute fraîche des médiévistes français un livre plaçant au cœur de son titre le terme provocateur de nation, à l'instar d'un Claudius Sieber-Lehmann intitulant en 1995 son étude des guerres de Bourgogne entre Rhin supérieur et Confédération suisse *Spätmittelalterlicher Nationalismus*⁵⁷. Quant aux querelles qui ont agité dans les cinq dernières années le cercle étroit des spécialistes du Moyen Âge et retenu un peu l'attention du grand public, elles ont davantage porté sur le Mont Saint-Michel⁵⁸ que sur Jeanne d'Arc. Il faut remonter au

52. *L'histoire médiévale en France. Bilan et perspectives*, Actes du congrès de 1989, Paris, 1991.

53. Ph. CONTAMINE, Fr. AUTRAND, D. BARTHÉLEMY, « L'espace français : histoire politique du début du XI^e siècle à la fin du XV^e siècle », *ibid.*

54. *Les lieux de mémoire*, éd. P. NORA, Paris, 1984-1992, 3 vol. Dès 1993, le terme fait son entrée dans tous les dictionnaires de langue française. À compléter, du même auteur par *Présent, nation, mémoire*, Paris, 2011.

55. *Les historiens français à l'œuvre*, *op. cit.*

56. J. LE GOFF, P. NORA, *Faire de l'histoire : Nouveaux problèmes, nouvelles approches, nouveaux objets*, Paris, 1974 (rééd. 2011), 3 vol.

57. Cl. SIEBER-LEHMANN, *Spätmittelalterlicher Nationalismus...*, *op. cit.*

58. S. GOUGUENHEIM, *Aristote au Mont-Saint-Michel : Les racines grecques de l'Europe chrétienne*, Paris, 2008. Pour restituer les développements de la polémique, entre autres : *Les Grecs, les Arabes et*

millénaire capétien et au 1 500^e « anniversaire » du « baptême » de Clovis⁵⁹ pour retrouver un frémissement du national dans la médiévistique, et en aval regarder du côté du chantier avorté de la Maison dite de l'Histoire de France. On ne trouvera pas davantage d'entrée à « nation » dans les *Mots de l'historien* dirigés par Nicolas Offenstadt⁶⁰. Certes le terme apparaît dans les deux volumes *Historiographies*, mais aussitôt accolé à celui de nationalisme et la date la plus haute de l'article remonte à 1732⁶¹. Quant à la toute dernière livraison des historiens français sur eux-mêmes⁶², elle se concentre sur le métier, le récit et les archives ; sur l'imagination et le chiffre ; et du point de vue thématique sur le « quarté gagnant » que forment l'histoire globale, les émotions, les femmes et l'environnement.

Finalement, c'est par les *Lieux de mémoire* que dans les trente dernières années le fait national a été le plus intensément mobilisé chez les médiévistes, puisque de manière révélatrice c'est dans le volume consacré à la *Nation*⁶³ que l'on trouve le plus de médiévistes et le plus d'histoire médiévale, avec rien moins que sept entrées : « Chancelleries et monastères » (Bernard Guenée), « Le lignage » (Georges Duby), « Les sanctuaires royaux » (Colette Beaune), « Reims, ville du sacre » (Jacques Le Goff), « Les 'Grandes chroniques de France' » (Bernard Guenée), « Des limites féodales aux frontières politiques » (Bernard Guenée) et « Mourir pour la patrie » (Philippe Contamine), à quoi peuvent s'ajouter : « La cathédrale » (André Vauchez), « Vézelay » (Guy Lobrichon), « Notre-Dame-de-Paris » (Alain Erlande-Brandenburg), « Charlemagne » (Robert Morrissey), « Jeanne d'Arc » (Michel Winock) et « Le roi » (Alain Boureau) dans le volume *Les France*⁶⁴. Or, cette mobilisation s'inscrit dans un projet d'ensemble qui ne laisse pas d'interroger si l'on prend au pied de la lettre l'introduction générale de Pierre Nora pariant sur une suite d'identités nationales au Moyen Âge, semble-t-il moins emboîtées que transcendantes, à la lumière de l'architecture globale des *Lieux* : identité féodale d'abord,

nous : *Enquête sur l'islamophobie savante*, éd. Ph. BÜTTGEN, A. DE LIBERA, M. RASHED, I. ROSIER-CATACH, Paris, 2009.

59. *Clovis, histoire & mémoire. Actes du Colloque international d'histoire de Reims, 19-25 septembre 1996*, éd. M. ROUCHE, Paris, 1997.

60. Paris, 2004, 2^e éd. 2009.

61. B. WILFERT, « Nation et nationalisme », *Historiographies. Concepts et débats, op. cit.*, vol. 2, p. 1083-1096.

62. *À quoi pensent les historiens?... , op. cit.*

63. T. 2, Paris, 1986.

64. T. 3, Paris, 1992.

dynastique, puis territoriale et monarchique ensuite, historique enfin au terme de la période⁶⁵...

Très instructive est la comparaison avec les problématiques présentées par les médiévistes allemands en 1997 et 1998 dans les colloques d'historiographie croisée rassemblés sous le titre *Les tendances actuelles de l'histoire du Moyen Âge en France et en Allemagne*⁶⁶. C'est en effet dans la partie allemande, réputée pourtant peu sensible à la problématique d'une nation germanique au Moyen Âge tellement polluée par 1933, que l'on trouve très vite l'interrogation sur la titulature « nationale » du roi (que veut dire *Rex Teutonicorum*?), sur la souveraineté royale dans le royaume de Germanie en ses frontières, sur les conflits d'interprétation entre modèle de construction nationale politique ou ethnique entre France et Allemagne, sur la force et les limites du pouvoir d'intégration royale face aux principautés⁶⁷. C'est d'ailleurs bien parce que la présentation de l'historiographie germanique portait sur ces points que Colette Beaune avait été convoquée du côté français pour y répondre... Lorsqu'un an plus tard Hans-Werner Goetz publie sa somme intitulée *Moderne Mediävistik*⁶⁸, on y trouve un chapitre complet « Die Entstehung der europäischen Nationen im Wandel der Forschung⁶⁹ », qui reprend cinquante ans de médiévistique allemande dédiée à la question de savoir à partir de quand démarrait une histoire proprement allemande au Moyen Âge, si le fait impérial médiéval de longue durée avait ou non contribué au prétendu retard national allemand, et

65. Comparer avec les « Lieux » de mémoire médiévaux allemands retenus par Étienne François et Hagen Schulze (*Deutsche Erinnerungsorte*, Munich, 2001, 3 vol.) : « Charlemagne », « Canossa », « Nuremberg », « Les Niebelungen », « Le cavalier de Bamberg », « La Hanse », « La cathédrale de Strasbourg ». Dans la version française sélectionnée sous le titre *Mémoires allemandes*, Paris, 2007, la seule entrée médiévale choisie pour le public francophone est « La chanson des Niebelungen », p. 61-76. Dans les mythes allemands (*Die Deutschen und ihre Mythen*, Berlin, 2009), entreprise dirigée par Herfried Münkler, les entrées médiévales sont « Frédéric Barberousse », « Les Niebelungen », « Canossa », « Nuremberg ». Dans les mythes européens, entreprise dirigée par Inge Milfull et Michael Neumann (*Mythen Europas. Schlüsselfiguren der Imagination*, vol. 2 : *Mittelalter*, Ratisbonne, 2004), les entrées médiévales sont « Charlemagne », « Saint Jacques », « Saint Martin », « Le roi Arthur », « Godefroi de Bouillon », « Les Troubadours », « Saint François », « Marie ». Enfin, dans les lieux de mémoire européens rassemblés par Pim den Boer, Heinz Duchhardt, Georg Kreis et Wolfgang Schmale (*Europäische Erinnerungsorte*, Munich, 2012-2013, 3 vol.), les entrées médiévales sont « Christianisme », « Humanisme », « Le gothique », « Dante », « Rome », « L'université », « La magna carta », « La Peste de 1348 », « La ville ».

66. *Les tendances actuelles de l'histoire du Moyen Âge en France et en Allemagne*, éd. J.-Cl. SCHMITT, O. G. OEXLE, Paris, 2002.

67. J. EHLERS, « La souveraineté royale », *ibid.*, p. 283-298, avec les commentaires par Jacques Krynen (p. 299-302) puis Colette Beaune (p. 303-305).

68. *Moderne Mediävistik. Stand und Perspektiven der Mittelalterforschung*, Darmstadt, 1999.

69. *Ibid.*, p. 185-193.

qui retrace les résultats du vaste programme interdisciplinaire et européen appelé *Nationes* (sous-titre : « Historische und philologische Untersuchungen zur Entstehung der europäischen Nationen im Mittelalter ») conduit entre 1978 et 1988⁷⁰. La conclusion ultime de ce programme, rappelons-le, amenait finalement à penser que l'existence d'un empire allemand au Moyen Âge relève du mythe, et que ce n'est pas un peuple allemand préformé qui se serait donné en quelque sorte un visage impérial mais que cet Empire est le résultat d'une évolution politique et territoriale exactement comparable à celle des autres *regna* d'Occident, donc à celui du royaume de France également.

Pour le volume conclusif de ce programme pluriannuel de recherche, qui propose pour le Moyen Âge de délaisser *Nationalbewusstsein* au profit de *Nationsbewusstsein*, la vraie question devient dès lors non pas « Quand se forme un Empire allemand à partir d'un peuple allemand, c'est-à-dire parlant le tudesque ? », mais « À partir de quand l'Empire des Ottoniens et des Saliens commence-t-il à se désigner comme un Empire allemand (*regnum Teutonicorum*) ; quand ses habitants se désignent-ils comme Allemands (*Teutonices*) et quand leur espace s'appelle-t-il Allemagne (*Teutonica terra* puis *deutsche Lande*)⁷¹ ? ». L'on voit bien, dès lors, que c'est à partir de cette méthode que la comparaison européenne des processus devient possible, que l'on peut penser par degrés et en échelles, et ce faisant bien plus facilement comprendre qu'il n'était pas évident non plus pour un habitant du royaume de France, selon son état et son lieu d'habitation, de se comprendre comme « Français » en 1300 ou même en 1500 comme l'a rappelé à bon droit Philippe Contamine à plusieurs reprises, tout simplement parce que le recouvrement entre souveraineté politique et appartenance ethnique, géographique ou « nationale » n'est pas par nature d'esprit médiéval : l'histoire sur la longue durée de la formation des nations, celle de la formation des royaumes et celle de la formation des populations sont définitivement trois histoires différentes en Europe.

70. H. BEUMANN, « Europäische Nationenbildung im Mittelalter. Aus der Bilanz eines Forschungsschwerpunktes », *Geschichte in Wissenschaft und Unterricht*, 10 (1988), p. 587-593.

71. Helmut BEUMANN, « "Zum Schwerpunkt". Die Entstehung der europäischen Nationen im Mittelalter », *Ansätze und Diskontinuität deutscher Nationsbildung im Mittelalter*, éd. J. EHLERS, Sigmaringen, 1989 (*Nationes. Historische und philologische Untersuchungen zur Entstehung der europäischen Nationen im Mittelalter*, 8), p. 7-11. Voir aussi K. ZERNACK, « Zusammenfassung », *ibid.*, p. 377-382. Conclusions du programme reprises dans *Beiträge zur mittelalterlichen Reichs- und Nationsbildung in Deutschland und Frankreich*, éd. C. BRÜHL, B. SCHNEIDMÜLLER, Munich, 1997, p. 1-15.

V

Une cinquième variante introductive, on le sait, réside dans l'analyse plus serrée du mot lui-même. Face aux difficultés historiographiques ou conceptuelles, le médiéviste a souvent l'avantage sur ses confrères historiens d'autres périodes de pouvoir mobiliser le bassin sémantique de la latinité. On a vu dès l'introduction que plusieurs sens de la *natio* des Romains subsistaient au long du Moyen Âge, ancrant la désignation générique, géographique ou linguistique sur le radical *nascere*, renvoyant au même sang, au même ancêtre, au même apparemment en milieu universitaire, conciliaire ou marchand. Cette quête de sens a bien animé la démarche de nombreux communicants dont la diversité des contributions rend compte de l'existence bien établie d'un catalogue de questions et d'outils : récit des origines, histoire, fidélité et identité, lois et coutumes, langue, stéréotypes et occasions (voyages, pèlerinages, croisades et guerres) de l'altérité⁷² peignent ainsi la toile de notre compréhension de la nation médiévale, dont deux moments de cristallisation conceptuelle semblent se dégager, autour des ^{x^e}-^{xr^e} siècles et des ^{xiv^e}-^{xv^e} siècles. Quelques nouvelles entrées ont cependant fait leur apparition, sur lesquelles la conclusion revient à juste titre : les utopies, les villes, la titulature et l'anthroponymie.

Il semble cependant que le vrai problème qui se pose au médiéviste concernant la notion est moins son origine sémantique que ses usages et le sens même de son évolution : y a-t-il eu laïcisation, disons temporalisation du concept à la fin du Moyen Âge et pendant la translation du domaine

72. Il est cependant frappant de constater que les préjugés ou stéréotypes sur les nations au Moyen Âge se constituent moins en un temps endogène ou dans un contexte intraeuropéen de guerre ou de conflit que bien davantage lors d'entreprises communes en situation extérieure ou de mobilité, là où les peuples se côtoient, essentiellement pendant les croisades, les pèlerinages à commencer par celui de Rome sans même aller jusqu'en Terre sainte, les conciles, les universités, ou bien au cours de malheurs partagés tels que les grandes pandémies. Johan Huizinga (1872-1945) l'avait déjà bien remarqué : les croisades ont bien moins été une expérience d'un destin européen ou chrétien commun qu'une école des différences jalouses et méfiantes entre les nations de la chrétienté aboutissant sous la plume des chroniqueurs à une définition des *nostris*, dont la définition repose sur une accumulation de détails liés non seulement à la langue mais aux habitudes alimentaires ou vestimentaires, aux mœurs, aux valeurs : *L'automne du Moyen Âge*, Paris, 1975, rééd. 1989 (original publié en hollandais en 1919 et traduit pour la première fois en français en 1932 sous le titre *Le déclin du Moyen Âge*). Voir aussi la conférence d'octobre 1933 prononcée par Huizinga à Paris devant l'Institut international de coopération intellectuelle (dépendant de la Société des Nations) : « C'est par les croisades que se heurtaient les jeunes nations de l'Occident latin » (« Discours et exposé sur l'avenir de l'esprit européen », dans *Troisième entretien organisé par le Comité permanent des Lettres et des Arts de la Société des Nations*, octobre 1933, Paris, 1933, p. 53-63). Voir aussi L. SCHMUGGE, « Über 'nationale' Vorurteile im Mittelalter », *Deutsches Archiv für Geschichte des Mittelalters*, 38 (1982), p. 440-459.

universitaire et conciliaire au champ régalien et culturel? Et, si oui, quels groupes auraient orchestré ce transfert et selon quels profits propres? Observe-t-on corollairement une impulsion venue des élites ou bien une poussée d'adhésion par le bas? En second lieu, quels contextes auraient permis ce mouvement : la guerre et la peur ou bien l'adhésion volontaire, c'est-à-dire un registre émotionnel; ou plutôt l'idéologie politique et le droit, voire la langue et/ou la carte, cette « évidence géographique devenant savoir d'État⁷³ », c'est-à-dire un principe argumentatif? En troisième lieu enfin, par quels truchements ce glissement possible de sens se serait-il opéré? Par l'histoire, ainsi que le rappelait Bernard Guenée pour lequel « ce sont les historiens qui créent les nations [...] il n'y a pas de nations sans histoire nationale », par la propagande? Rappelons à cet endroit le mot de Marc Bloch, qui ne récusait pas par principe l'idée de nation au Moyen Âge, mais la liait justement à l'idée de mémoire : « Les sociétés du Moyen Âge ont fait le rêve de vivre de leur mémoire. »

L'histoire du mot *natio* au Moyen Âge semble bien indiquer à tout le moins que si la nation peut être politique au sens dynastique du terme, elle n'inclut pas fondamentalement les potentialités d'agressivité extérieure, d'expansionnisme, de domination et de soumission, et qu'elle opère par transfert de caractéristiques d'un objet à l'autre, selon des canaux parfois paradoxaux : ce sont les villes suisses qui, par exemple, ont le plus utilisé les motifs de la croisade et de l'hérétique contre le duc de Bourgogne (Charles le Téméraire devient le Turc d'Occident), ou bien ce sont les villes d'Empire allemandes qui se définissent à la veille de la Réforme comme les gardiennes des libertés « allemandes » (et peut-être même la religion civique n'y est-elle pas pour rien), en dépit ou plus sûrement en raison de l'absence de politique urbaine de la part des empereurs.

Si, par conséquent, la nation appartient aux catégories de pensée médiévales, elle n'est pas un modèle idéologique de saisie politique globale, et si processus de formation « national » il y a, il procède de la principauté, de la royauté ou de l'Empire même, en commençant à désigner tout au plus un sentiment d'appartenance à une communauté gouvernée à laquelle on doit allégeance pour en recueillir la protection. On peut avoir un tel sentiment sans présupposer nécessairement l'existence d'une réalité politique fondée sur lui : autrement dit, tel semble être l'ultime enseignement de l'observation du terme et de son emploi, il ne présuppose pas d'adéquation entre ethnicité et entité politique. Sous cet angle, il faut peut-être

73. L. DAUPHANT, *Le royaume des quatre rivières, op. cit.*

pouvoir penser une nation médiévale attributive de valeur (la nation étant alors une valeur parmi d'autres, et sans doute pas la plus élevée ainsi que Colette Beaune le rappelait à bon droit, au regard, par exemple, de l'amour de Dieu)⁷⁴ sans qu'elle soit nécessairement attributive de sens, ainsi que le fait par exemple un Eustache Deschamps⁷⁵.

VI

Des cinq premiers exercices du style introductif, la distance critique, la mise en contexte, la citation documentaire, le bilan historiographique, l'approche terminologique, découle un sixième et ultime pour étoffer ces propos liminaires, consistant dans la reconnaissance modeste des difficultés intrinsèques au sujet, sans lesquelles d'ailleurs il ne serait sans doute pas une notion stimulante et inquiétante tout ensemble, de ce fait bonne à penser.

La première difficulté revient à reconnaître que peu de termes provoquent finalement un tel effet troublant de séduction/répulsion. Qu'on le veuille ou non, il existe des relations entre la *natio* et la nation, mais pas sur un mode substantiel ou objectif. La mesure de ces relations suppose dès lors un mélange d'anachronisme et de distanciation historique : peut-être plus qu'un autre thème retenu par les congrès précédents de la SHMESp, celui-là peut aussi être une leçon de méthode.

En second lieu, la nation est à ce point située au cœur des conflits de personnes, d'espaces et d'idées entre les hommes depuis le XVIII^e siècle, mais aussi à ce point propice aux idées reçues et aux fausses continuités, que les sciences sociales et humaines ont éprouvé une réticence non pas à la penser mais à en faire un concept analytique. Il existe comme un impensé national des sciences sociales puisque aussi bien nos disciplines, l'histoire médiévale en premier, et avec elle les chaires, les découpes périodiques et

74. C. BEAUNE, *Naissance de la nation France*, *op. cit.* L'auteure en appelle en conclusion à replacer en effet les notions de patrie et de nation dans une histoire des émotions et des valeurs, et à ranger la nation parmi les valeurs de l'amour plus que du devoir, de la coercition ou de l'exclusion. Voir *Le sujet des émotions au Moyen Âge*, éd. D. BOQUET, P. NAGY, Paris, 2008 et EID., *Politiques des émotions au Moyen Âge*, Florence, 2010.

75. *Eustache Deschamps en son temps*, éd. J.-P. BOUDET, H. MILLET, Paris, 1997.

les facultés se sont constituées dans l'âge d'or des nations européennes. Voilà bien aussi l'un des paradoxes à justifier : pour légitimer initialement leur place institutionnelle, les médiévistes ont partout en Europe assigné la naissance des nations modernes à la fin du Moyen Âge. La professionnalisation nationale de l'histoire à l'œuvre au XIX^e siècle dans la plupart des grands pays européens montre assez l'harmonieuse conjonction qui a consisté, sur le socle de la trilogie conceptuelle continuité/ancienneté/originalité, à créer une adéquation entre une discipline, un corps de métier, une narrativité et un objet, et cela particulièrement en France où la nation se chargeait d'une dimension idéalisante et universalisante fondée sur une volonté commune, une adhésion et un passé partagé, par singulière opposition aux conceptions réputées plus raciales et géographiques, biologiques et linguistiques de la nation allemande par exemple.

Une partie du corps de doctrine médiéval repose historiquement sur le fait que cette discipline s'est formée en même temps que la sémantique moderne écrasait dans le même mot deux sens du nationalisme : un sentiment neutre d'appartenance de longue durée d'une part, et une théorie plus contemporaine de la revendication ou de la frustration de l'autre. Ernest Renan, en 1882, dans son célèbre discours « Qu'est-ce qu'une nation?⁷⁶ », fonde les deux sens nationaux en un seul civisme librement consenti : un souvenir et une volonté, c'est ce qui définit une nation-valeur dans un État de longue durée, et cela précisément contre une nation-génie, une nation-culture ou une nation-religion dans des ensembles sans États ou à États tardifs, c'est-à-dire contre un Herder qui distingue d'ailleurs une nation de germanité de l'est de l'Europe, une *Kulturnation* du *Volk* romantique, et une nation politisée et étatisée de la romanité et des Lumières à l'ouest de l'Europe. Dans l'un et l'autre cas, le XIX^e siècle a opéré une transcendance des valeurs ethniques par les valeurs politiques. Or, c'est bien cette difficile antériorité de la transcendance qu'il nous faut, médiévistes, saisir, non pas en adaptant ou en rétro-projetant, mais en se situant avant le schéma des communautés imaginées de Benedict Anderson, c'est-à-dire du mantra terriblement séduisant d'une image mentale collective bordée par la frontière, la langue vernaculaire, l'histoire des origines, l'armée, la carte, le musée, le recensement, le temps de l'histoire tourné vers les origines, le tout surgissant à la faveur du déclin du principe religieux et dynastique et de l'essor des frontières, du livre imprimé et de la propagande. Dans un tel

76. S. VENAYRE, *Les origines de la France. Quand les historiens racontaient la nation*, Paris, 2013.

schéma, reflétant bien au fond une grande partie de l'école constructiviste anglo-saxonne, la nation est une construction postérieure pour légitimer un ordre nouveau ou une révolution culturelle : ce n'est pas la nation qui crée les nationalistes mais le contraire, donnant à l'État la mission d'incarner un pouvoir apte à représenter la population qu'il administre, ce qui implique une part de participation de cette population au pouvoir au titre de la souveraineté, un partage de culture entre gouvernés et gouvernants, un resserrement du territoire, une idéologie guerrière. L'école constructiviste nationaliste cherche dès lors dans ce schéma culturaliste à comprendre l'adhésion volontaire ou forcée de populations entières à ce scénario national conçu non pas seulement comme un mensonge anticlasse au sens marxiste du terme, mais comme un ensemble inventé, traditionalisé, ritualisé, attractif, éduqué, mémorialisé. Il nous faut être tout simplement en amont d'un temps où les nationalistes fabriquaient la nation selon le processus si bien restitué par Anne-Marie Thiesse dans *La création des identités nationales*⁷⁷, dont la gestation, ne l'oublions pas, est concomitante et corrélative du triplé bonheur/démocratie/progrès.

VII

Alors comment faire ? On pourra se contenter pour finir de proposer cinq réflexions ouvertes :

1. Faire le pari d'une notion bonne à penser, pourvue d'une charge heuristique, analytique et critique, à condition d'orienter les questions vers les processus d'intégration territoriale et politique, les projections symboliques, la comparaison des modèles en Europe et non vers une téléologie, l'idole des origines, l'essentialisme des mots ou des sentiments. Autrement dit, il s'agit de lier une sémantique historique à une histoire des concepts, seule manière de comprendre que le concept n'est pas la réalité ni l'objet, et de prendre en compte la charge mortifère dont la notion a été et continue d'être chargée⁷⁸.

77. A.-M. THIESSE, *La création des identités nationales. Europe XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, 2001. EAD., *Faire les Français. Quelle identité nationale*, Paris, 2010. Voir aussi G. HERMET, *Histoire des nations et du nationalisme en France*, Paris, 1996 ; E. HOBSBAWM, *Nations et nationalisme depuis 1780*, Paris, 2001 ; ID. et T. RANGER, *L'invention de la tradition*, Paris, 2006, rééd. 2012.

78. L'exemple, parmi d'autres, est bien connu, mais il n'est pas inutile de le rappeler : Slobodan Milosevic, le 28 juin 1989, lors du 600^e anniversaire de la bataille de Kosovo, s'exclamait encore : « Camarades, en ce lieu du cœur de la Serbie, le Champ des Merles, il y a six siècles se déroula l'une

2. Accepter ce paradoxe que pour revenir à la *natio* médiévale il ne faut pas être seulement médiéviste et qu'il faut, par exemple, lire ou relire *Nationalismes et nation* de Raoul Girardet (1995).

3. Ne pas rester historien d'un seul pays si l'on veut travailler sur le national au Moyen Âge, ce qui veut dire non seulement comparer d'un pays à l'autre mais aussi, et dans un second sens, faire le pari que c'est peut-être du renouveau d'une histoire internationale de la diplomatie médiévale, c'est-à-dire d'une histoire du monopole de l'accès à l'étranger et des formes de reconnaissance d'une entité collective par une autre, que surgira du neuf sur le commerce entre les nations du Moyen Âge.

4. S'inspirer des recommandations de l'histoire globale, c'est-à-dire faire une histoire multiscale du national, ce qui pour notre propos reviendrait en particulier à réévaluer le niveau citadin : il est sans doute exagéré de dire que le royaume de France n'a pas connu de patriotisme urbain, comme le suggérait Colette Beaune dans *Naissance de la nation France*. La part des administrateurs dans la promotion du vocabulaire politique, ne serait-ce qu'à travers l'écrit, définissant les entités territoriales communément gouvernées par la langue, le droit, l'espace est sans doute à réévaluer dans l'histoire du laboratoire urbain du « national » : c'est ici que l'on trouve le serment, que l'on trouve l'égalité des droits et des devoirs, la notion de citoyen... Il convient sans doute de réfléchir à nouveaux frais au fait que, dans un royaume de France à la précocité probable ou vraisemblable du « national », le roi collabore au plus près avec les bonnes villes, là où dans l'Empire l'élément urbain est sacrifié à l'élément princier et nobiliaire. La Confédération suisse (absente du programme des communications ici rassemblées) n'est-elle pas finalement le premier regroupement national au sens moderne du terme en Europe⁷⁹ ?

des plus grandes batailles de cette époque pour l'État, l'intégrité nationale et spirituelle de la Serbie et pour la religion et la société européenne dans son ensemble », un discours abondamment rappelé au début de son livre *Quand les nations refont l'histoire. L'invention des origines médiévales de l'Europe* par Patrick Geary (trad. fr., Paris, 2004).

79. *Erfundene Schweiz : Konstruktionen nationaler Identität. La Suisse imaginée : bricolage d'une identité nationale*, éd. G. P. MARCHAL, A. MATTIOLI, Zurich, 1992 et G. P. MARCHAL, *Schweizer Gebrauchsgeschichte. Geschichtsbilder, Mythenbildung und nationale Identität*, Bâle, 2006. Il dirige avec Stefan Berger et Christoph Conrad le programme de recherche en cours à la Fondation européenne pour la science, « Writing the Nation: National Historiographies and the Making of Nation States in 19th and 20th Century », au sein duquel sont déjà parus *Atlas of European Historiography: The Making of a Profession, 1800-2005*, éd. I. PORCIANI, L. RAPHAEL, Basingstoke/New York, 2010; *The Contested Nation : Ethnicity, Class, Religion and Gender in National Histories*, éd. St. BERGER, Chr. LORENZ, Basingstoke/New York, 2008; *Nationalizing the Past: Historians as Nation Builders in Modern Europe*, éd. St. BERGER, Chr. LORENZ, Basingstoke/New York, 2010; *Disputed Territories*

5. Être attentif enfin aux résistances, aux indifférences et aux alternatives développées face aux symboles forgés et aux histoires racontées dès le Moyen Âge : tout le monde n'y a pas cru et le pouvoir royal ou princier, aussi fort et intégré fût-il, n'avait jusqu'au xv^e siècle ni les moyens ni même l'intention d'imposer une fable nationale à l'ensemble le plus large possible des populations, à la différence de l'État-nation moderne. Les travaux récents liés à la justice, au pouvoir, à la communication, à tout ce qui touche aux négociations, certes asymétriques et inégales, du contrat dans la société médiévale, permettent d'entrouvrir la porte de ces adhésions ou de ces rejets par l'individu à un imaginaire collectif du groupe ici et là érigé en communauté dotée d'une essence propre et identitaire. Il reste que, même dans un tel cas, l'historien n'aura point accès au « sentiment » national ou réputé tel, mais à sa mise en écrit, en acte et en discours.

À ce stade, toute histoire des rapports entre l'individu et le groupe ou la communauté qui le dépasse et l'englobe ne peut que reposer sur la quête non pas essentialiste de prodromes, de premiers signes, de sentiments... mais sur une enquête consacrée aux contextes et aux enjeux sociaux et culturels des liens de pouvoir, des configurations de concurrence, de coercition, au sein d'une structure donnée. C'est un problème qui engageait nécessairement dès la période médiévale les élites, l'État ou ce que l'on appelait tel, le maniement de la puissance sociale ; bref c'est bien là une question éminemment politique, et terriblement moderne. Il est heureux que les médiévistes s'en soient emparés à nouveaux frais lors du congrès de Prague et dans ce volume qui en publie les actes.

Pierre MONNET

EHESS, Paris

IFHA, Francfort-sur-le-Main

and Shared Pasts. Overlapping National Histories in Modern Europe, éd. T. FRANK, Fr. HADLER, Basingstoke/New York, 2010 ; *The Uses of the Middle Ages in Modern European States. History, Nationhood and the Search for Origins*, éd. R. J. W. EVANS, G. P. MARCHAL, Basingstoke/New York, 2010.